

En attendant Godot

Samuel Beckett / La Nuit surprise par le Jour
REVUE DE PRESSE 2017



Distribution

Estragon : Cyril Bothorel
Vladimir : Yann-Joël Collin
Lucky : Pascal Collin
Pozzo : Christian Esnay
Le garçon : Elie Collin

Mise en scène : Yann-Joël Collin
Collaborateur artistique : Thierry Grapotte
Régie générale : Matthieu Lecompte

Production & diffusion : Clémentine Marin | 06 86 18 28 00 | cl.marin@yahoo.fr
Chargé d'administration: Yvon Parnet | 01 47 00 00 74 | nuitsurprise2@orange.fr

Production : La Nuit surprise par le Jour avec l'aide à la production DRAC Ile-de-France et le soutien du Théâtre de la Cité internationale.

La compagnie La Nuit surprise par le Jour est conventionnée par la DRAC Ile-de-France/ Ministère de la Culture et de la Communication.



Théâtre En attendant Godot / Yann-Joël Collin

Du 7 au 22 décembre au Théâtre de la Cité internationale

A-t-on vraiment encore envie d'attendre Godot

puisqu'il ne viendra pas. A quoi bon ?

Et si soudain on arrêtait d'attendre ? Si on vivait en-

semble cette expérience en se racontant comme une

tentative joyeuse et désespérée de vivre ?

www.theatredelacite.com

5 x 2 places à gagner pour le 12/12 à 19h



LA CHRONIQUE THÉÂTRE DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI



Un *Godot* résolument inattendu

De la surprise à l'acceptation sans que soit levée l'énigme de son sens, la pièce de Beckett *En attendant Godot* (créée en 1953 au Théâtre de Babylone par Roger Blin), devenue le plus irréfutable classique moderne, subit sans fin la question en scène. Dernier examen pratique en date par Yann-Joël Collin, qui anime la compagnie La nuit surprise par le jour. Sa réalisation s'avère d'emblée stimulante, au seul vu du rien régnant en scène, sauf une plante en pot longue comme un jour sans pain pour signifier, devant d'amples rideaux noirs, l'arbre fameux où se pendre si la ficelle dont on dispose n'était pas aussi mince. Rien, ce n'est pas vrai. Il y a toujours de l'humain finement clownesque, bien sûr, avec Vladimir (Yann Joël Collin) flanqué d'Estragon (Cyril Bothorel). Plus tard, Pozzo (Christian Esnay) tenant la bride

**L'humour préside,
en sa forme
pince-sans-rire,
subtile manière
de jouer-déjouer
le tragique.**

courte à Lucky (Pascal Collin) fera un tour de manège, avant de revenir déconfit, ayant perdu de sa superbe, vauté sur le dos comme un insecte las, Lucky posant alors au cheval humain philosophe empêché, avant que n'arrive des rangs du public le Garçon (Elie Collin), si ce n'est lui c'est donc son frère, prétendu émissaire de Godot.

On ne se lasse pas de ce dialogue ressassé, dont Beckett, si taiseux, par bonheur n'a jamais fourni les clés. La réalisation de Yann-Joël Collin vaut par sa franchise d'attaque, la connivence établie d'entrée de jeu, de plain-pied avec les spectateurs. On est donc là, nous aussi dans l'attente de ce qui va se passer, qu'on connaisse ou non l'histoire, face à eux qui puent des pieds, bouffent un radis, dorment à la dure et se racontent leur vie pleine de trous. Chapeau melon de rigueur, certes, mais avec des baskets; belle idée celle-là, d'actualisation persifleuse. Par-dessus tout l'humour préside, en sa forme pince-sans-rire, subtile manière, mine de rien, de jouer-déjouer le tragique à l'œuvre si l'on y regarde de près. Une respiration neuve rythme le parcours, effectué dans le plus sûr respect des indications sourcilleuses de Beckett, et l'on rit, oui l'on rit, sans doute parce qu'on en a vu d'autres, des vertes et des pas mûres, dans la vie hors scène, obscène, où ça meurt pour de bon sans qu'on sache pourquoi. Pardon, je m'égare. C'est la faute à ce spectacle littéralement fraternel où l'on se reconnaît comme si c'était la première fois.

Jusqu'au 22 décembre au Théâtre de la Cité internationale, 17, boulevard Jourdan, 75014 Paris. Tél. billetterie: 01 43 13 50 50, www.theatredelacite.com



A la recherche de Mr. Godot



RAPHAEL ARNAUD

Abbas Zahmani (Estragon), à droite, et Charlie Nelson (Vladimir) partagent une formidable complicité sur scène.



► **Deux mises en scène célèbrent Samuel Beckett à Paris, plus que jamais à l'honneur du théâtre.**

EN ATTENDANT GODOT

de Samuel Beckett

Théâtre des Bouffes du Nord (1)

Théâtre de la Cité internationale (2)

« *Je vais fermer boutique. Autant finir en beauté.* » C'est par ces mots que Jean-Marie Serreau accueillit Roger Blin, en 1952. Le premier, grand « révélateur » d'auteurs en France (Bertolt Brecht, Aimé Césaire, Kateb Yacine, Michel Vinaver...), était alors le directeur du Théâtre de Babylone ; le second, jeune metteur en scène, se proposait d'y créer l'année suivante deux actes d'un inconnu, dont personne ne voulait et qu'il savait être un chef-d'œuvre : *En attendant Godot*, de Samuel Beckett.

Créée le 3 janvier 1953, la pièce tint l'affiche près d'un an. Depuis, elle est représentée tous les jours partout dans le monde. En ce moment, deux mises en scène en sont proposées à Paris : l'une aux Bouffes du Nord, l'autre au théâtre de la Cité internationale. La première est signée Jean-Pierre Vincent. Installée dans l'espace magnifique conçu par Jean-Paul Chambas, aussi respectueux des exigences de Beckett (juste une route, un sol de sable et l'arbre célèbre) que d'une poésie prégnante dans le choix de ses tons, de ses formes et d'un ciel au bleu changeant, elle se révèle exemplaire de fidélité à l'esprit et à la lettre de

l'œuvre et de l'écrivain. Rarement n'aura été aussi parfaitement traduite cette histoire sans histoire des deux fameux « clochards », Vladimir et Estragon, en attente toujours recommencée du non moins fameux Godot - et qui, seule, les raccroche à la vie, leur procure une existence.

Tous les thèmes « beckettien » de l'homme aux prises avec l'absurdité de son destin et de sa misère, son angoisse d'être et

Extraverti, fort en gueule, seul à se croire raisonnable et maître des situations quand il n'est que leur esclave, Charlie Nelson est un Vladimir dérisoire et émouvant que l'on n'oublie pas.

sa volonté à tout prix d'être, son dénuement et sa solitude face à la cruauté du monde et à sa tyrannie acceptée... y sont évidemment traités. De même que la question sans réponse du « pourquoi » de l'existence, dans un univers sans but,

au temps qui s'écoule à vide, aux jours qui se succèdent, toujours semblables, sans fin. Cependant, jouant avec science des temps et des silences, faisant son miel de la banalité d'un langage familier ponctué d'expressions populaires et de sentences qui pourraient être de bistrot, Jean-Pierre Vincent ne se contente pas de mettre en exergue la profondeur et l'actualité de cette œuvre en nos temps de crises morales et existentielles. Il le fait avec une apparente légèreté, sur un mode relevant moins du cirque que du burlesque amé-

ricain. Voire du music-hall d'entre-deux-guerres, quand danse Estragon, quand chante Vladimir.

Petit, rabougri, mine de chien battu, effrayé de tout, torturé par ses chaussures trop petites et ses cors trop grands, Abbes Zahmani est un Estragon ridicule et bouleversant. Plus extraverti, fort en gueule, seul à se croire raisonnable et maître des situations quand il n'est que leur esclave, Charlie Nelson est un Vladimir dérisoire et émouvant que l'on n'oublie pas. En permanence sur le fil, fabuleusement complices, les deux comédiens se renvoient délicieusement la balle dans un jeu de duettistes, à la manière, jusque dans les mimiques, de Laurel (Estragon) et Hardy (Vladimir). Clochards même pas célestes, frères d'une humanité en attente. Mais de quoi ?

À leurs côtés, Frédéric Leigdens et Alain Rimoux forment l'attelage terrible Lucky-Pozzo. Le premier, au jeu totalement intérieur, immobile, impassible, d'une pâleur fantomatique, impressionne, hagard, enfermé dans sa douleur et l'acceptation de sa servitude. Le second épouvante dans ses habits de tyran bourgeois mais impérialement cynique et veule, « *pire des humains* » satisfait de lui-même qui exploite et humilie son frère, l'homme, sans même en retirer un plaisir... Il ne faut pas oublier Gaël Kamilindi, l'enfant noir inattendu, toujours identique et jamais pareil. Dépêché par l'invisible Godot, à la fin de chaque acte, c'est à lui que revient d'annoncer : « *Il ne viendra pas ce soir, mais sûrement demain.* »



La seconde mise en scène est proposée par Yann-Joël Collin. Dans un espace épuré – ni ciel, ni terre, juste une chaise et un arbrisseau en pot sur le plateau –, Beckett y est résolument revisité aux couleurs du XXI^e siècle. Les comédiens portent des jeans, chaussent des baskets, parlent à la bonne franquette sur le ton du quotidien. Ils s'adressent directement au public, s'assoient dans ses rangs, comme s'il s'agissait de le rendre complice, de le mettre dans la confidence. De lui faire « *vivre* », précise Yann-Joël Collin dans le programme, cette réalité de « *l'attente* », et d'« *inventer le texte comme pour combler cette attente* ».

Le parti pris est intéressant. Il n'est pas totalement convaincant. Paradoxalement une distance se crée entre le public et les personnages aux liens qui se distendent dans le même mouvement. À commencer par ceux qui devraient unir Estragon (Cyril Bothorel) et Vladimir (Yann-Joël Collin lui-même). Pascal Collin (Lucky) et Christian Esnay (Pozzo) tirent mieux leur épingle du jeu.

Faut-il s'en formaliser ? Comme philosophe Vladimir : « *Ça fait passer le temps.* » Avant de rétorquer à Estragon – qui lui oppose « *Il serait passé sans ça.* » – « *Oui mais moins vite.* »

DIDIER MÉREUZE

(1) 20 h 30. Jusqu'au 27 décembre.

RENS. : 01.46.07.34.50.

et www.bouffesdunord.com

(2) 19 heures ou 20 heures. Jusqu'au 22 décembre.

EXTRAITS

BECKETT ET SON « GODOT »

Sur « Godot »

● Lettre à Michel Polac
(autour du 23 janvier
1952):

« *Je ne sais pas dans quel esprit j'ai écrit. Je ne sais pas plus sur les personnages que ce qu'ils disent, ce qu'ils font, ce qui leur arrive... Je ne sais pas qui est Godot; Je ne sais même pas s'il existe.* »

Sur le rire (jaune)

● Lettre à Carlheinz Caspari (25 juillet 1955):

« *Le côté farce me semble indispensable. (...) Ici le malheur est le comble du grotesque et tout acte est clownesque. En rire donc et en faire rire, du malheur et de l'acte, mais pas tout le temps, ce serait trop beau, et toujours plutôt jaune.* »

Extraits des *Années Godot*.
Lettres de Samuel Beckett
(1941-1956)

Éd. Gallimard, 2015,
760 p., 54 €.



« En attendant Godot » Toujours dans les temps

Quand il écrit sa pièce, en 1948,
Beckett ne connaît rien au théâtre.
Ce sera un succès. En 2015,
ce texte à part continue de fasciner
les metteurs en scène.



*En attendant Godot,
au Théâtre des Bouffes
du Nord. Avec Abbes
Zahmani (à gauche)
et Charlie Nelson.*



Beckett sans attendre

THÉÂTRE Trois mises en scène d'« En attendant Godot » sont présentées au même moment. Retour sur une œuvre iconoclaste devenue un classique.

Samuel Beckett en 1964.
DAVIDSON/MAGNUM PHOTOS

U **ÉTIENNE SORIN**
esorin@lefigaro.fr

ne catastrophe. » C'est ainsi que Samuel Beckett accueille la nouvelle quand il apprend en 1969 qu'il a été choisi pour le prix Nobel de littérature. L'écrivain irlandais (1906-1989) ne visitera pas Stockholm. Son éditeur, Jérôme Lindon, ira à sa place. « Tout ce succès ! Je me demande si ce n'est pas là la preuve que je ne suis pas compris. » Ce succès forcément suspect à ses yeux, il le doit en grande partie à *En attendant Godot*, traduit et joué dans le monde entier. Une pièce qu'il juge mauvaise, mais le seul manuscrit qu'il refusera toujours de vendre. Il n'est pas à un paradoxe près.

Beckett écrit *Godot* en français entre 1948 et 1949. Il a 42 ans, vit dans le Paris triste de l'après-guerre, qui n'a plus rien de commun avec celui qu'il a connu en 1939. Beckett ne connaît rien au théâtre. Il est romancier. Écrire une pièce est pour lui une récréation. Surtout celle-ci : « Deux personnages qui attendent un troisième qu'ils appellent Godot. »

Il met un point final à son texte en 1950. C'est le début d'une création théâtrale dont la genèse est un roman. Stéphanie Chévara en a fait une jolie pièce, *Naissance d'un chef-d'œuvre*, qui vient d'être jouée au Théâtre de Belleville et qui mériterait de tourner. Elle met en scène l'auteur assistant à *La Sonate des spectres* de Strindberg joué par le jeune comédien et metteur en scène Roger Blin. C'est au Théâtre de la Gaîté et la salle est vide. Sans doute, pour Beckett, une preuve du talent de Blin. Suzanne, sa compagne,

porte *En attendant Godot* à Blin. Le metteur en scène sent dès la première lecture qu'il tient un texte à part : « *J'étais fait comme un rat.* » Il n'est pas au bout de ses peines. « *J'étais persuadé qu'avec Godot nous allions déranger beaucoup de monde et qu'on ne pourrait plus écrire le théâtre comme avant.* » Il a raison. D'ailleurs, personne n'en veut. En 1953, Blin parvient à mettre en scène *Godot* au Théâtre de Babylone, dirigé par Jean-Marie Serreau. « *Ni Samuel Beckett ni Roger Blin ne cherchent à atteindre le grand public. Ils ont raison,* attaque Jean-Baptiste Jeener dans sa critique du *Figaro*. *Cette restriction admise, En attendant Godot est une œuvre étonnante, aux limites du supportable et sans doute eût-elle enchanté Antonin Artaud.* » Anouilh aura, à la une du *Figaro* en 1953, une formule célèbre pour décrire le théâtre de Beckett : « *C'est les Pensées de Pascal jouées par les Fratellini.* » C'est Kafka joué par Laurel et Hardy.

Tirer l'angoisse vers le comique

Les chapeaux melon, l'arbre dont les branches sont trop fragiles pour se pendre, la corde autour du cou de Lucky, tenu en laisse par Pozzo... En 2015, les metteurs en scène qui montent *Godot* n'inventent rien. Ils mettent l'accent sur tel ou tel aspect du texte. Même quand Jean Lambert-wild confie les rôles de Vladimir et Estragon à des acteurs noirs, il ne fait pas la révolution. Il ne cherche pas non plus à faire rire à tout prix, alors que la tendance est plutôt à tirer l'angoisse, le désespoir de Beckett vers le comique. Aux Bouffes du Nord, Jean-Pierre Vincent joue à fond la carte du burlesque. Abbès Zahmani et Estragon et Charlie Nelson en Vladimir en font des tonnes. Leurs clowneries ont le

mérite de ne pas transformer les vagabonds en philosophes. Au risque de n'en faire que de pénibles bouffons.

Yann-Joël Collin, lui, ne craint pas une certaine abstraction. Il n'intellectualise pas Beckett, mais son trait est plus fin. Dans la petite salle du Théâtre de la Cité internationale, sur un plateau sans décor, son arbre est en pot, transportable. On ressent ce passage du temps qui ne passe pas puisqu'il ne se passe rien. On entend ce langage fait de mots qui ne veulent rien dire puisque son auteur lui-même ne croit plus au langage. Une vision fidèle à l'avertissement de Beckett : « *Je n'ai rien à dire mais je suis le seul à savoir à quel point je n'ai rien à dire et ça je suis obligé de le dire.* » ■

Au Bouffes du Nord (Paris X^e), jusqu'au 27 décembre. Tél. : 01 46 07 34 50.
Au Théâtre de la Cité internationale (Paris XIV^e), jusqu'au 22 décembre. Tél. : 01 43 13 50 50. La mise en scène de Jean Lambert-wild est en tournée. Rens. sur www.lambert-wild.com



TRISTAN JEANNE-VALES



MATHILDE DELAHAYE

En attendant Godot, mis en scène par Jean Lambert-wild (en haut), en tournée, et l'adaptation de Yann-Joël Collin, au Théâtre de la Cité Internationale (ci-contre).



Invitations

En attendant Godot Paris (14^e)

Une relecture radicale, interactive et comique de la pièce de Beckett par Yann-Joël Collin.

Du 07 au 22/12. Théâtre de la Cité internationale: 17, boulevard Jourdan.

www.theatredelacite.com

20 places pour le 11/12 à 20h et pour le 12/12 à 19h à retirer sur

www.philomag.com/godot

**En partenariat avec
Philosophie magazine**

Oblomov Paris (15^e)

Dorian Rossel adapte pour la scène le chef-d'œuvre d'Ivan Gontcharov avec une vivacité qui contraste avec la paresse existentielle de l'antihéros du roman.

Du 01 au 13/12. Le Montfort Théâtre: Parc Georges-Brassens, 106, rue Brancion. **www.lemonfort.fr**

20 places pour les 05 et 06/12

à 20h à retirer sur

www.philomag.com/oblomov

**En partenariat avec
Philosophie magazine**

Réservez : Spectacles à ne pas manquer

01/12/2015 | 18h46

Rubrique hebdomadaire des spectacles à ne pas manquer du 1er au 8 décembre

Doublez la mise ! Deux mises en scène d'*En attendant Godot*, de Beckett sont visibles à Paris cette semaine. D'abord, celle de Jean-Pierre Vincent aux **Bouffes du Nord** (du 4 au 27 décembre), vue sous l'angle de "l'obsolescence programmée de l'humanité" envisagée par Günther Anders. Pour autant, pas de lamentation en vue. Jean-Pierre Vincent l'affirme : "Mêmes pas tristes, un peu gais parfois, vivants" et revendique surtout de sortir de la catégorie du théâtre de l'absurde : "Idiotie invention! C'est l'affirmation fragile d'une résistance dans la débâcle." Un spectacle savoureux qui réunit Abbes Zahmani, Charlie Nelson, Alain Rimoux, Frédéric Leigdens et Gaël Kamillindi.

Au **théâtre de la Cité Universitaire**, Yann-Joël Colin monte lui aussi *En attendant Godot* (du 7 au 22 décembre) et convie "chaque spectateur à venir attendre Godot qui, comme on sait, ne viendra pas". Que faire pendant cette attente ? : "Il faudra vivre ensemble cette réalité avec le public : attendre. Et inventer le texte en direct comme pour combler l'attente, et se raconter en attendant, se raconter médiocrement, avec tout le dérisoire de l'humanité". Avec Cyril Bothorel, Yann-Joël Collin, Christian Esnay, Pascal Collin et Elie Collin.

Toujours au **théâtre de la Cité Internationale**, Lola Lafon propose une lecture musicale de son livre paru en 2014 *La Petite communiste qui ne souriait jamais* (du 3 au 18 décembre). "C'est un dialogue fantasmé entre Nadia Comaneci, la jeune gymnaste roumaine de 14 ans devenue, dès son apparition aux J.O de 1976, une idole pop sportive à l'Ouest et 'plus jeune héroïne communiste' à l'Est, et la narratrice, 'Candide occidentale' fascinée, qui entreprend d'écrire son histoire, doutant, à raison, des versions officielles", résume Lola Lafon qui sera sur le plateau pour lire et chanter aux côtés des musiciens Olivier Lambert et Julien Rieu de Pey.

Pièce d'actualité n°4 au **théâtre de la Commune d'Aubervilliers** avec *Europe : Visite à domicile*, conçu et mis en scène par Helgard Haug, Stefan Kaegi et Daniel Wetzl du collectif Rimini Protokoll (du 4 au 13 décembre). Le spectacle se déroule dans les appartements d'habitants d'Aubervilliers et propose de s'interroger sur le rapport que chacun d'entre nous entretient avec l'Europe. Pour cette performance interactive, le dispositif est simple : "15 convives spectateurs sont assis autour d'une grande table, couverte d'une nappe sur laquelle est dessinée à la main la carte du continent. Accompagnés d'un maître de cérémonie et de son assistant, les participants entament un jeu autour du "pacemaker". Placé au centre de la table, cet objet singulier et interactif, dont la technologie a été spécifiquement pensée pour le projet, dessine tout un paysage sonore et conduit les participants de consignes en questions, de mythes fondateurs de l'Union Européenne, en récits d'expériences et anecdotes personnelles."



Pour sa 14e édition, le festival Temps d'Images =1 concocté par Arte et le **CentQuatre** à Paris (du 5 au 16 décembre) inaugure une nouvelle formule : désormais biennale, Temps d'Images se tourne vers les nouvelles écritures produites et permises par le numérique. 8 spectacles et un chantier sont à l'affiche. On retrouve *No World/FPLL* de Winter Family programmé au dernier festival d'Avignon ou le formidable *Nobody* de Cyril Teste. Et l'on découvrira : Michiel Vandeveld, un danseur formé à l'école P.A.R.T.S de Bruxelles qui présente une performance chorégraphique et philosophique, *Antithesis, the Future of the Image*. Avec *The Smartphone Project*, le chorégraphe Fabien Prioville propose une création en réalité augmentée, tandis que Zachary Oberan, membre fondateur du Nature Theater of Oklahoma, convoque les fantômes d'icônes de la pop culture dans sa performance théâtrale, filmique et musicale, *Tell Me Love Is Real*. Travail de groupe pour le collectif des 15 artistes des Petites Cellules Chaudes et leur création, *Ishow*, un spectacle connecté qui explore tous les ressorts de la communication en ligne. En contrepoint, c'est seul en scène qu'Ezra propose sa performance de beatbox augmenté, *Bionic Orchestra 2.0*, où, muni d'un gant interactif, il se fait homme-orchestre... C'est bien simple, on a envie de tout voir !



par **Fabienne Arvers**

le 01 décembre 2015 à 18h46

Spectacles / Théâtre / [Interview] Yann-Joël Collin: « J'espère que le temps partagé sur Godot avec le public soit un temps extrêmement vivant entre le public et nous ».

THÉÂTRE

[INTERVIEW] YANN-JOËL COLLIN: « J'ESPÈRE QUE LE TEMPS PARTAGÉ SUR GODOT AVEC LE PUBLIC SOIT UN TEMPS EXTRÊMEMENT VIVANT ENTRE LE PUBLIC ET NOUS ».

7 décembre 2015 Par [Mathieu Dochtermann](#) | 0 commentaires

Yann-Joël Collin, avec ses comparses de la Compagnie *La Nuit surprise par le Jour*, s'attaque à un classique du répertoire : En attendant Godot, de Samuel Beckett, qui sera présentée du 7 au 22 décembre au Théâtre de la Cité Internationale (Paris). A cette occasion, l'acteur-metteur en scène a bien voulu répondre à nos questions sur ce projet, avec intelligence, sensibilité et bonne humeur.

Toute La Culture: Bonjour Yann-Joël Collin. Votre nouveau spectacle, *En attendant Godot*, est à l'affiche du Théâtre de la Cité Internationale à partir du 7 décembre. Est-ce que vous pourriez nous expliquer comment vous êtes passé de Tchekhov, votre dernière création, à Beckett ?

Yann-Joël Collin: Ce n'est pas que nous avons décidé, juste après *La Mouette*, de faire du Beckett ! Dans nos têtes, en présentant *La Mouette*, nous avions l'idée de pouvoir faire ensuite *La Cerisaie*, que je vais effectivement créer au printemps, dans la continuité de l'esprit de ce que j'avais mis en jeu dans la Mouette : une troupe en train de fabriquer du théâtre, au présent. Que du coup que le public ait le sentiment d'assister à l'élaboration même de l'œuvre, qu'il sente qu'il soit nécessaire à sa création même.

TLC : Alors, du coup, pourquoi avoir choisi de monter *En attendant Godot* entre les deux, comme un interlude ?

Y.-J. C. : Pour *En attendant Godot*, on va dire que depuis la création de la Compagnie en 1993 [*NdA : la Compagnie La Nuit surprise par le Jour*], notre obsession à chaque fois a été de mettre en jeu des acteurs fabricant une œuvre, et le plaisir que nous avions à le faire. *En attendant Godot* était une pièce que nous voulions monter depuis longtemps, parce que justement elle met en jeu l'acteur face au vide, face à sa raison d'être, là, sur un plateau. J'étais acteur d'abord à la base ; or, ces dernières années je mettais en scène, surtout, les projets : j'étais peu ou pas participant. Mais c'est important pour moi de me mettre à l'épreuve de ce que je recherche et de ce que je demande aux acteurs. Et *Godot* c'est ce que j'ai trouvé de plus radical, on va dire. Justement parce qu'il n'y a pas de fiction dans cette pièce, il y a juste les acteurs qui se mettent en jeu, même s'il y a un prétexte qui est d'attendre Godot. Continuellement, en permanence, les personnages se posent la question de leur raison d'être. En tous cas, ils sont là, mais ils ont aucune raison d'être là, et du coup ils sont dans leur propre vacuité, et ils vont donc donner une part d'humanité. Ça m'a amusé, avec mon camarade Cyril [*Bothorel*], de nous mettre en jeu radicalement, cherchant à « essayer de meubler » (comme le disent eux mêmes Vladimir et Estragon), de continuer à exister sur le plateau. J'ai donc trouvé que la pièce était un sacré challenge, qui allait dans le sens du travail qu'on faisait.

TLC : Vous avez beaucoup parlé du jeu, mais pas beaucoup de la mise en scène. Difficile de mettre en scène une pièce dont le sujet central est l'absence, le vide, l'étirement du temps, l'attente... ?

Y.-J. C. : Je crois que profondément ce n'est pas l'attente... Le vide, oui, mais le public est dans la complicité de cette absence là Il n'y a pas ici une mise scène, de costumes pour remplir ce vide. Il y a juste deux acteurs. Justement, je pense que ça devrait paraître sans mise en scène... qu'on soit vraiment au plus radical de simplement deux acteurs qui se mettent en jeu devant un public, dans cette économie de moyens, de se dire « y'a que nous, on va faire avec ». Si j'ai monté cette pièce c'est vraiment pour me mettre à l'épreuve moi, parce que je suis avant tout acteur : je ne me suis jamais conçu comme un metteur en scène, même si, pourtant, je travaille sur la dramaturgie essentiellement. Je suis profondément, d'abord, acteur. Donc, mettre en scène et jouer, là, effectivement, je me mets au plus près de mon problème ! (rires) L'essence même, comme le disait Vitez : « C'est l'acteur qui est porteur des signes ». Le théâtre, c'est un acteur et un public, et un texte, et comment ça, ça met en jeu du vivant ! Et du coup j'ai trouvé que Beckett était radical vraiment à cet endroit-là : il n'y a rien, on a un arbre et puis c'est tout. Une salle, et un public.



TLC : La pièce *En attendant Godot* s'enracine profondément dans la mise en scène de la la condition humaine et de sa fragilité. Est-ce qu'il n'y a pas un risque à confronter le public à cet abîme, à cette invitation à contempler la vacuité et la possibilité de la fin ? Quel est le rôle de la distanciation, dans ce rapport au public ?

Y.-J. C. : Parfois le public est confronté à l'abîme : « Mais ils ne vont pas faire ça quand même ? mais qu'est-ce qu'ils font ? c'est du théâtre, là ? ». Et en même temps, parfois c'est tellement bête : Estragon et Vladimir sont très premier degré, ils sont très vivants, et du coup c'est aussi très drôle... j'espère ! Parce que si c'est vivant, ça sera drôle, et ça sera partagé. Et j'espère justement inscrire cela au présent pour qu'on ait tous conscience qu'on est au théâtre : je n'ai pas de décors pour essayer de faire oublier qu'on serait au théâtre, ou quelque part de créer une distance entre le public et la scène. Au contraire ! On casse le quatrième mur, pour que ce soit une chose qui soit partagée. Après, il faut faire confiance à Beckett et à l'écriture de Beckett : on s'astreint à être dans la rigueur non seulement du texte mais du rythme de l'écriture, justement pour que s'inscrive le vivant à l'intérieur de ça. Dès qu'on n'est plus au présent, on n'est plus que dans la représentation d'un théâtre étrange, qui n'est pas, je crois, ce que proposait Beckett profondément au départ, qui était juste de créer la faille, et de s'engouffrer dans cette faille... et de voir un petit peu jusqu'où cela nous entraîne, acteurs et spectateurs...

TLC : Donc tout tourne autour de la prise d'un risque, de l'exploration de la faille, au présent...

Y.-J. C. : La culture, le théâtre, sont là aussi pour questionner ; cela peut être divertissant, mais c'est un questionnement perpétuel pour nous acteurs, et pour le public. Même si parfois c'est pour nous renvoyer à du vide et à des abîmes. J'espère que le temps partagé sur *Godot* avec le public soit un temps extrêmement vivant entre le public et nous, et que du coup on aura vécu un moment d'humanité. C'est un projet ambitieux ! (rires) Si j'ai peur, si c'est un challenge, c'est que je crois qu'il y a un vrai enjeu à cet endroit-là, dont j'espère qu'on arrivera à le partager avec notre public. Sinon, on sera à côté de notre projet ! J'espère qu'on sera à cet endroit-là, et que ce sera une chose qui nous fera grandir, nous, moi, mes camarades, et le public ensemble, de ce qu'on aura confronté de notre vacuité. (rires) Même savoir qu'on n'est que poussière, ça fait du bien parfois aussi !

TLC : Avoir choisi le Théâtre de la Cité Internationale, c'est comme un retour aux sources ?

Y.-J. C. : C'est vrai, il y a quelque chose d'une attache et d'un retour aux sources. Effectivement, c'est un lieu qui a été très marquant pour nous, parce que c'était notre premier spectacle, *Homme pour Homme* et *L'Enfant d'éléphant*, de Bertolt Brecht. Mais avant *Homme pour Homme* j'étais déjà venu faire *Violences I & II*... C'est vrai qu'il y a toute une histoire, autant pour la Compagnie La Nuit surprise par le Jour, que pour moi personnellement, qui a été assez marquante à la Cité Universitaire. Et, un jour que je passais au Théâtre, pour évoquer la Cerisaie, parce que c'était déjà en train de se monter, j'ai dit : « En ce moment on travaille sur Godot », et ils ont dit « Ah ! ça nous intéresse ! ». Et du coup, avec *En attendant Godot*, on retourne aux sources... mais c'est vraiment aux sources, aux sources : il n'y a rien, il y a un arbre ! (rires)

« En attendant Godot », de Samuel Beckett, mise en scène Yann-Joël Collin au Théâtre de la Cité Internationale

10 décembre 2015

Article d'Ondine Bérenger

Godot est-il dans l'assistance ?

Soixante-trois ans après la publication de la célèbre pièce de Beckett, Vladimir et Estragon attendent toujours Godot, cette fois-ci sur l'immense scène du Théâtre de la Cité Internationale, où il n'y a, pour les accueillir, qu'un petit arbre en pot.

On retrouve ici avec joie les deux protagonistes, interprétés par Cyril Bothorel et Yann-Joël Collin, qui rencontreront – comme toujours – les surprénants Pozzo (Christian Esnay) et Lucky (Pascal Collin). Mais l'originalité de la mise en scène réside ici dans le fait que les quatre personnages ne sont pas seuls : ils sont en compagnie du public. En effet, il semble que celui-ci n'assiste pas à la représentation de « En attendant Godot », mais attend, lui aussi, ce fameux absent ; en témoigne l'éclairage qui, systématiquement, de nuit comme de jour, est pareil sur scène que dans la salle. Pas de rupture ici ; pas de quatrième mur entre la fiction et la réalité. L'idée est astucieuse, car elle permet l'adhésion complète du spectateur pendant les deux heures de la pièce, et offre un nouvel éclairage, plus direct, plus intuitif sur la pièce, dont le public devient également acteur d'une certaine manière. Mais hélas, si l'exercice est globalement bien maîtrisé, il arrive que cette orientation totale vers l'assistance nuise à la communication entre les personnages, qui semblent parfois ne plus du tout se parler entre eux. Dommage, car cela rompt cette sensation de cohérence et d'appartenance à la pièce.

Yann-Joël Collin et Cyril Bothorel sont très sympathiques et attachants en Vladimir et Estragon, et créent un véritable contact avec l'assistance. Seul nuira peut-être à leurs personnages le trop bon état de leurs vêtements, qui ne coïncide pas avec l'image que renvoie les deux compères. Christian Esnay, lui, incarne un Pozzo extrêmement convaincant et savoureux, captivant, qui ne manque pas de faire rire le public à chaque réplique. A ses côtés, Pascal Collin joue un Lucky très discret (et lui aussi peut-être un peu trop net), mais se fera merveilleusement remarquer lors de son unique tirade très impressionnante.

Enfin, Elie Collin est un étonnant Garçon qui rompt les codes d'un « En attendant Godot » traditionnel. Personnage surgissant du milieu des rangs du public, là encore, la volonté de briser la frontière entre spectateurs et protagonistes est marquée. Adolescent désinvolte et, semble-t-il, amusé, la vision du personnage est surprenante mais pas inintéressante – dommage cependant que la diction du – court – texte manque parfois de clarté.

Ainsi, on assiste ici à une représentation nouvelle de la célèbre pièce. Malgré quelques légers défauts, elle est appréciable, et l'on ne regrettera pas ces deux heures à attendre un Godot qui – on le sait – n'arrivera jamais.

En attendant Godot

de Samuel Beckett

mise en scène Yann-Joël Collin

avec Yann-Joël Collin, Cyril Bothorel, Christian Esnay, Pascal Collin, Elie Collin

Collaborateur artistique Thierry Grapotte

du 7 au 22 décembre

Théâtre de la Cité Internationale

17 boulevard Jourdan

75014 Paris

<http://www.theatredelecite.com/#/accueil>



© Mathilde Delahaye



© Mathilde Delahaye

LA GALERIE DU SPECTACLE

Le magazine du Théâtre et de la Marionnette

En attendant Godot, au théâtre de la Cité Internationale

👤 Aline Lefeuve 📅 13 décembre 2015 📁 Critique, Théâtre

C'est au théâtre de la Cité Internationale que la compagnie La Nuit surprise par le jour propose son interprétation de la pièce fondatrice du théâtre de l'absurde : *En attendant Godot*, de Samuel Beckett. Publiée en 1952, jouée en 1953, celle-ci connaît un succès immédiat. La carrière de dramaturge de Beckett est lancée. Cette pièce contient en germe son univers théâtral. Comment jouer une pièce que tous pensent connaître ? Qu'apporter de plus à cet univers ? La compagnie La Nuit surprise par le jour choisit de rester fidèle à l'esprit de cette pièce, le renforçant par une mise en abyme de la représentation.

En attendant Godot parle du manque de sens de l'existence et s'organise autour du passage du temps – ou plutôt de son indifférenciation. Deux personnages, Vladimir (Didi) et Estragon (Gogo), attendent devant un arbre un certain Godot, qui ne viendra pas. Qui est Godot, comment pourrait-il les sauver ? Pendant cette attente, que faire ? Il s'agit de tuer des heures que seuls la recherche de jeux, l'arrivée et le départ d'autres personnages, permettent de distinguer. Cette attente se déroule d'abord sur le mode du comique satirique : le tandem Didi/Gogo fonctionne à la manière du couple Auguste/Clown blanc avec ce que cela implique de raillerie, de brutalité et de burlesque. Cet humour est celui de la déconstruction du langage : le discours de Lucky est un grand moment de parodie académique sans autre sens que celui de l'inversion des mots, de la répétition. Dans cette première journée, Didi, Gogo et Pozzo jouent autant pour eux-mêmes que pour leurs spectateurs, que ce soit leurs compagnons de plateau ou le public, qu'ils n'hésitent pas à prendre à parti. En se mettant en représentation, quitte à faire semblant de ne pas écouter leurs interlocuteurs, c'est eux-mêmes qu'ils réussissent à faire vivre.

La deuxième journée est celle où notre tandem tourne en rond, au sens propre comme au sens figuré ; celle où de comique, l'absurde vire au tragique. Godot viendra peut-être aujourd'hui, on est venu le leur annoncer. C'est celle où Didi découvre qu'il est le seul à garder une trace du temps qui passe : un fleurissement d'arbre, une rencontre de la veille, un jet d'os. Gogo ne se souvient plus de ses propres chaussures, Lucky est muet et l'aurait toujours été, Pozzo est devenu aveugle et ne sait depuis quand. Là où le Bérenger de Rhinocéros « ne capitule pas », Didi se voit enfermer dans une absence de sens et d'ordre. Un moment vaut un autre, un sens vaut un autre, tout devient sens dessus dessous, et seul lui s'en rend compte. Privé de sa dimension ludique, le temps devient une souffrance. Partir loin de l'arbre devient impossible quand le mur du fond vous bloque une issue, que les portes des deux côtés du décor vous ramènent au centre, que le public vous bouche le quatrième mur. La mort devient l'unique certitude possible et le seul acte dont on peut rester maître, du moins si la corde dont on dispose ne casse pas. Cette attente de Godot serait-elle la prise de conscience de notre condition de mortels ?

Une très belle performance d'acteurs. Du moment où l'arbre est posé au centre du plateau, le nom de la pièce annoncé, les acteurs sortent du public. Ils s'imposent par un jeu très physique et une maîtrise des temps morts. On peut trouver un brin longue la deuxième journée, mais peut-être est-ce dû à la volonté de transmettre l'impression de désespérance.

Du 7 au 22 décembre 2015,
Au **Théâtre de la Cité Internationale**.

en attendant godot

théâtre de la cité internationale

yann joël collin

A PROPOS DE L'AUTEUR



Aline Lefeuve



En attendant Godot : la version rythmée de Yann-Joël Collin

12 décembre 2015 / dans À la une, Paris, Théâtre / par Hadrien Volle



Yann-Joël Collin et Cyril Bothorel © Mathilde Delahaye

Dans un dépouillement radical, cette nouvelle mise en scène de Yann-Joël Collin installe une distance salutaire entre Vladimir, Estragon et les acteurs qui les incarnent. Les belles phrases de Beckett sont dépouillées d'ornements et si le texte perd un peu de son humour, il gagne en clarté.

Est-il encore nécessaire de raconter l'histoire d'« En attendant Godot », tant cette pièce est montée ces dernières années ? Rappelons simplement que nous assistons à une attente. Celle de Vladimir et Estragon, mais aussi de Pozzo, Lucky ou le garçon, ces personnages qui viennent à leur rencontre sur ce chemin, en un lieu indéfini. Seuls un arbre et un rocher semblent accidenter le relief. **Sans qu'il soit nécessaire de s'armer de patience, on comprend bien vite que Godot ne viendra pas.**

Alors l'intérêt de la pièce réside dans ce mélange entre l'absurde espérance et le fatalisme des personnages. Yann-Joël Collin – qui interprète lui-même le rôle de Vladimir – a imaginé les deux héros quittant leurs sièges du public pour aller sur scène, sans pour autant quitter les spectateurs. Ainsi, c'est toute la salle qui patiente. Les acteurs prennent souvent les spectateurs à partie, au moyen d'expressions ou de gestes, **comme s'ils cherchaient notre regard pour se rassurer qu'ils ne sont pas fous.** La distance qu'ils prennent par rapport aux personnages donne un intérêt nouveau au texte. La dimension philosophique et allégorique gagne en clarté.

On est pris dans un rythme soutenu. Les mimiques modernes contribuent à faire de ce Godot de la distance, une version résolument moderne, lisible et prenante. Il y a moins d'onirisme, de poésie ou d'effets, mais **Yann-Joël Collin parvient, dans le dépouillement, à souligner toute la richesse des différents temps qui passent** et qui, pourtant, ne se ressemblent pas.

Hadrien VOLLE – www.sceneweb.fr

En attendant Godot

Création de La Nuit surprise par le Jour • distribution : Estragon: Cyril Bothorel ; Vladimir: Yann-Joël Collin ; Pozzo: Christian Esnay ; Lucky: Pascal Collin ; le garçon: Elie Collin • collaborateur artistique Thierry Grapotte

Production : La Nuit surprise par le jour avec le soutien de la Direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France et le soutien du Théâtre de la Cité internationale (partenaires en cours)

*Théâtre de la Cité internationale
du 7 au 22 décembre 2015*

Mots-clés : bothorel, cité internationale, création, critique, dépouillement, godot, Samuel Beckett, tci, Yann-Joël Collin

EN ATTENDANT GODOT

avec Samuel Beckett, Yann-Joël Collin, Cyril Bothorel

Du 7 décembre 2015 au 22 décembre 2015 - Théâtre de la Cité internationale - Paris (75014)

La rédaction : ♥♥♥♥♥

Vladimir et Estragon, deux vagabonds, attendent un certain Godot dans un no man's land. L'absence de Godot éveille chez eux doutes et questionnements. Deux autres personnages font leur apparition : Pozzo, autoritaire, et son esclave Lucky. A la suite du monologue absurde de ce dernier, Vladimir et Estragon se retrouvent à nouveau seul...

De Samuel Beckett. Mise en scène de Yann-Joël Collin. Avec Cyril Bothorel, Yann-Joël Collin, Christian Esnay, Pascal Collin et Elie Collin.



Genre : Contemporain
Tel : 01 43 13 50 50
Lieu : Théâtre de la Cité internationale - Paris (75014)
Dates : du 7 décembre 2015 au 22 décembre 2015
» Signaler une erreur sur la fiche

Réservez vos places pour "En attendant Godot" sur 

LA CRITIQUE DE LA RÉDACTION

Par Etienne Sorin (Le Figaro et Vous) ♥♥♥♥♥

Dans la petite salle du Théâtre de la Cité internationale, sur un plateau sans décor, son arbre est en pot, transportable. On ressent ce passage du temps qui ne passe pas puisqu'il ne se passe rien. On entend ce langage fait de mots qui ne veulent rien dire puisque son auteur lui-même ne croit plus au langage. Une vision fidèle à l'avertissement de Beckett : « Je n'ai rien à dire mais je suis le seul à savoir à quel point je n'ai rien à dire et ça je suis obligé de le dire. »

LES CÉLÉBRITÉS



Samuel Beckett

Ecrivain irlandais d'expression française

Né à Foxrock le 13 Avril 1906
Prix Nobel de littérature 1969

Fils d'une famille protestante aisée, Samuel Beckett passe sa jeunesse à Dublin. Mais c'est à Paris - où il rencontre James Joyce et des artistes d'avant-garde - qu'il vit surtout. Après la...



Yann-Joël Collin

Metteur en scène et comédien français

Comédien avant d'être metteur en scène, Yann-Joël Collin a côtoyé le travail des grands artistes du théâtre d'aujourd'hui. D'abord formé à l'école du Théâtre national de Chaillot (Antoine...

ET AUSSI :

Cyril Bothorel
Christian Esnay
Pascal Collin

DERNIÈRES ACTUALITÉS

Beckett-Godot : les lettres qui déchiffrent la pièce

Gallimard publie le deuxième volume de la correspondance du futur Prix Nobel. Une édition savante et passionnante.





En attendant Godot
De Samuel Beckett
Mise en scène : Yann-Joël Collin
Collaboration artistique : Thierry Grapotte
Avec : Cyril Bothorel, Yann-Joël Collin, Christian Esnay,
Pascal Collin, Élie Collin
Durée : 2 h 15
Crédit photo : Mathilde Delahaye

En attendant Godot

DANY TOUBIANA DÉCEMBRE 15, 2015 0

Du 7 au 22 Décembre 2015 au *Théâtre de la Cité Internationale*
Lundi, Mardi et Vendredi : 20 h, Jeudi et Samedi : 19 h, Dimanche : 15 h 30

Conviés à attendre Godot...

Un plateau nu éclairé par la lumière blafarde de néons, de chaque côté une rangée de portes qui ouvrent sans doute sur les coulisses du théâtre... Un régisseur apporte sur la scène un arbre déplumé, planté dans une poubelle en plastique... La salle bruisse de toute l'activité qui précède un spectacle. Soudain, silence total... la représentation a dû commencer, mais personne ne nous a dit d'éteindre nos téléphones portables...

Vladimir et Estragon assis au milieu du public, vont sur la scène, se croisent les bras, sourient d'un air niais et attendent. Dans la salle toujours éclairée et qui ne s'éteindra pas, le silence est total et le public attend avec eux. Tout le monde attend Godot qui, comme chacun sait, ne viendra pas.

Yann-Joël Collin est coutumier du fait. Dans *La Mouette*, son spectacle précédent, le plateau était tout aussi vide. Quand le public entrait, il se trouvait au milieu des gradins, derrière une petite table régie, il descendait sur la scène, commençait à lire la pièce et deux régisseurs installaient le petit théâtre de Tréplev. Loin de tout ce qui constitue l'esthétique habituelle du théâtre – scénographie, lumière, son et musique- Yann-Joël Collin prend ici le texte de Beckett à bras le corps et décide de faire de la situation proposée une fin en soi en y incluant totalement le public. Pour chacun, n'existe que cette attente qui n'en finit pas et qui pourrait marquer la fin de la représentation si on décidait de l'interrompre. Mais voilà on ne le peut pas car, à intervalles réguliers, Vladimir rappelle à Estragon et au public que personne ne peut partir car on attend Godot, sensé les sauver quand il arrivera.

Une tentative désespérée pour exister

Cette attente implique un corps qui fait mal (les pieds d'Estragon), qui s'impatiente (l'envie d'uriner de Vladimir) et puis ce temps figé au milieu de nulle part. Portée par ces deux clowns tristes qui n'ont plus d'existence en dehors de cette perspective – remarquables Cyril Bothorel qui campe un Estragon râleur et long comme un jour sans pain, face à Yann-Joël Collin qui joue un Vladimir raisonneur et plus en rondeurs – loin du jeu naturaliste, la parole de Beckett existe par et pour elle-même. Comblé une telle attente revient à raconter tout et n'importe quoi, à exprimer une pensée qui arrive en vrac comme le démontrera Lucky attaché au bout d'une corde.

Le spectateur impliqué dans l'espace physique de l'attente, sait qu'elle ne sera comblée ni par l'arrivée inopinée de Pozzo (Christian Esnay), ni par le discours échevelé de Lucky (Pascal Collin tout en présence silencieuse), le seul à tenter d'entrer en communication par le regard quand il ne dort pas. C'est aussi exprimer *"le dérisoire de l'humanité parce que la mort est au bout"*, précise le metteur en scène. Le texte donne l'impression de s'inventer au fur et à mesure, le jeu des comédiens colle au rythme précis de répliques rapides suivies de silences brutaux, infléchis par l'écriture même de Beckett qui distingue dans ses didascalies un silence et un long silence.

Avec ses lenteurs assumés, ses dialogues absurdes et l'adresse directe au public, chaque question n'attend aucune réponse et fait de l'interrogation une fin en soi. De la scène à la salle, même si la parole circule d'un personnage à l'autre sans arrêt, le vide qu'elle véhicule finit par devenir palpable, sans aucune échappatoire. La mise en scène dépouillée de ce spectacle en fait sa force et sa fragilité. En cassant tous les codes théâtraux, Yann-Joël Collin revisite le texte et le réinscrit dans l'immédiateté de la représentation. En collant à la signification intrinsèque des mots, il fait surgir la profondeur et l'inquiétante étrangeté de cette pièce qui, après le scandale de sa création est désormais devenue un classique. "Pris en otages", les spectateurs sont obligés soit de jouer le jeu, soit de le quitter, mais personne ne part. Vladimir et Estragon, leur chapeau melon vissé sur la tête, nous conduisent, le rire au bord des larmes, aux frontières d'un temps qui s'est arrêté. Telle qu'en eux-mêmes, notre éternelle et humaine solitude.



« En attendant Godot », texte de Samuel Beckett, mise en scène de Yann-Joël Collin, au Théâtre de Belleville

7 Mar, 2017 dans Critiques

[f J'aime](#) [Partager](#) { [Tweeter](#) [G+](#) 0

Un article de Thibault David

Et si on se pendait ?

Avec sa compagnie La Nuit surprise par le jour, Yann-Joël Collin poursuit son travail autour de la notion de création artistique en présentant sa relecture d'En attendant Godot. Ici, pas question de se pendre (personne ne se pendra et Godot n'arrivera jamais, évidemment), mais la probabilité n'est jamais bien loin, du moins quand Gogo et Didi arrêteront de tergiverser.

Samuel Beckett ne se présente plus, encore moins sa pièce la plus célèbre. En attendant Godot, ode absurde à la vanité de l'existence, peut se résumer facilement : Vladimir et Estragon attendent Godot. Godot ne vient pas. Alors faut bien tuer le temps. Quand Godot sera là, ça ira mieux.

La salle se remplit. Le régisseur amène un arbre (seul et unique décor de la pièce) au centre de la scène, et annonce le titre de la pièce. Il s'installe. Silence. L'éclairage ne se modifie pas. Estragon est dans le public, et avec le public, il attend aussi.

Proposition géniale : en brisant d'entrée de jeu le quatrième mur, en gardant un éclairage identique quasiment tout au long de la pièce, les comédiens nous placent immédiatement dans cette attente idiote, une zone étrange où l'on ne sait pas bien si la pièce a commencé, si les comédiens finiront par investir un moment la scène, ou si la pièce, tout simplement, n'en est pas une et ne l'a jamais été.

Vladimir et Estragon finissent quand même par se montrer. Complicité épatante et sens du rythme acéré, Yan-Joël Collin et Cyril Bothorel brûlent les planches. Leur duo fonctionne au quart de tour, Gogo et Didi se prenant le chou sans discontinuer dans des joutes verbales de haut vol (ou presque).

La distribution est de qualité, même si le rythme ralentit lors des scènes à quatre acteurs. Rien de bien méchant, mais le Vladimir et Estragon sont tellement jouissifs à voir qu'on les préfère quand ils sont seulement tout les deux.

Avec cette relecture simple (jamais simpliste), le plaisir du jeu, de la création pure est exacerbée au plus au point. Godot, on l'attendrait bien encore un peu avec eux.

Pour voir.

S'il ne vient pas, au pire, on aura bien passé le temps.

UN « EN ATTENDANT GODOT » AUDACIEUX AU BELLEVILLE

13 mars 2017 Par
David Rofé-Sarfati

Le plus simple pour la plupart est de sortir métro République pour monter la rue du faubourg du temple jusqu'au 94. Là, au Théâtre de Belleville chaque dimanche et lundi quelque chose d'incroyable advient grâce à la pièce de Beckett mise en scène par Yann-Joël Collin que nous avons interviewé.

★★★★★



Le régisseur fait glisser un grand pot sur roulettes. Dans le pot, l'arbre du rendez-vous avec Godot. Il annonce au public plein feu : « En attendant Godot ». Et déjà sur un siège dans le public Estragon bataille avec sa chaussure et bientôt Vladimir entrera dans la travée pour interpeller son compagnon d'infortune. La salle ne s'éteindra plus car la quatrième mur n'est plus. Nous sommes dans la pièce;

sans cesse Vladimir ou Estragon viendra nous haranguer, nous prendre à témoin, nous rendre complices.

Rappelons l'intrigue, mais est-ce nécessaire; l'histoire est celle d'une attente; celle de Vladimir et d'Estragon, mais aussi celle du couple improbable rencontré par hasard fait d'un esclave fou Lucky et de Pozzo son maître dépressif. Rappelons en sous texte le désespoir de notre condition de mortel et que si chacun de nous attend Godot sans vouloir le trouver, nous marchons tous vers notre rendez vous ultime pour retrouver Godot

Vladimir – qu'est ce qu on fait maintenant?

Estragon – On attend.

Vladimir – Oui mais en attendant?

Yann-Joel Collin attrape la proposition et l'ambition du projet de Beckett et avec ce projet le public lui même. Nous y sommes invités. En attendant Godot nous ferons **ensemble** du théâtre.

Le geste est périlleux de nous inclure dans la pièce sauf que le merveilleux texte de Beckett est le fil à plomb de l'édifice, sauf que notre consentement et notre docilité sont acquis par le jeu parfait et admirable de Cyril Bothorel, de Yann-Joel Collin qui parviennent à saisir la salle et à déployer chacun leur personnage dont on découvre la pente progressive vers le désespoir, grâce aussi à l'interprétation de Pascal Collin qui réussi à évoquer la psychose de Lucky sans la jouer et au truculent Pozzo de Christian Esnay.

Durant deux heures d'un grand plaisir on oublie tout avant notre retour groggy dans la rue du faubourg du temple.

LA GALERIE DU SPECTACLE

Le magazine du Théâtre et de la Marionnette

En attendant Godot au Théâtre de Belleville

👤 Ton That Thanh Van 🕒 18 mars 2017 📁 Critique, Théâtre

Dans cette petite salle à l'atmosphère intimiste, Yann-Joël Collin reprend ce qu'il a présenté au Théâtre de la Cité internationale en décembre 2015. Après le scandale et les polémiques du début des années cinquante, la pièce emblématique de Samuel Beckett est désormais devenue un classique. La mise en scène est sobre à l'image du lieu, dépouillé et sombre. Dans ce décor noir et nu, on déplace au début de la représentation un grand arbre sec en pot au fond de la scène et le seul changement sera quelques feuilles apparues le jour suivant. La lumière est pauvre et désespérément crue, les murs sont tendus de noir, des portes s'ouvrent (l'une sur la lumière de la rue et du réel rapidement entrevus), une autre sur un mur sans issue.

À certains moments les personnages courent dans l'escalier à droite des spectateurs, pour fuir avant de revenir inexorablement sur leurs propres traces ou bien s'assoient lourdement à côté d'eux, ce qui fait trembler les sièges du premier rang. Ils nous fixent sous la même lumière blafarde, la seule variation sera celle d'une lampe de poche éclairant l'arbre ; ils parlent au public et la frontière avec la scène est alors abolie. Cette proximité physique et cette familiarité sont troublantes et l'on se sent interpellé par les comédiens qui ne semblent pas jouer mais sortis de la station de métro la plus proche. À quelques mètres à peine, Lucky cramois est au bord de l'apoplexie, au bout de sa corde et à la fin de sa tirade : l'on croit voir les gouttes de sueur, la peau tendue, les yeux qui roulent dans leurs orbites. Cette présence physique, ce corps qui s'impose sont incroyablement mis en relief dans le vide du décor, jusqu'au grain de la peau et aux doigts de pieds douloureusement palpés et s'extirpant avec peine des baskets peu ragoûtantes.



Sous nos yeux, les frères ennemis s'embrassent et se déchirent, à l'image de tous les couples de l'universelle humanité : on s'aime, on se déteste mais on ne peut se passer l'un de l'autre dans cette comédie perpétuelle au second degré. La dimension comique s'estompe au profit d'une réflexion philosophique sur le théâtre et la vie : dans ce questionnement désordonné sur l'existence, le rapport à l'autre et surtout dans le temps suspendu de l'attente sans cesse reportée. Les deux heures de représentation sont marquées par la durée aussi lancinante que désopilante. Les dialogues aux rythmes variés et les effets d'accélération contrastent avec les pauses, les accès de logorrhée alternant avec les silences.

Cette représentation confère un relief singulier à des répliques qu'on croyait connaître par cœur, notamment grâce aux contrastes entre Pozzo (Christian Esnay) – dont le regard et le profil aigu révèlent le sadisme jubilatoire de la relation maître-esclave – et sa chose, l'homme-objet, ironiquement nommé Lucky (Pascal Collin). Avec ses airs de Pierrot lunaire un peu hirsute sous son chapeau, ce dernier a les gestes ralentis d'un pantin aliéné, suspendu à un fil ou plutôt tirant sur sa corde. Quant à Vladimir (Yann-Joël Collin) plus bedonnant et Estragon (Cyril Bothorel) plus sec et affamé, sous les mêmes chapeaux melons sombres que les deux autres compères, ils sont moins des clowns bavards à la poésie dépenaillée que des clochards sublimes et philosophes en quête de sens, à l'ombre d'un arbre en feuilles.

Du 05 mars au 1 mai 2017
au **Théâtre de Belleville**

LES 5 PIÈCES

« En attendant Godot » de Samuel Beckett

Du 5 mars au 1 mai 2017



NOTRE AVIS : UNE RÉUSSITE
-SÉLECTION AVRIL 2017-

Et c'est parti pour deux heures d'attente avec Vladimir et Estragon, les célèbres vagabonds en quête du mystérieux Godot. Une adaptation réussie, qui convie le spectateur à ce fameux rendez-vous manqué.

“ Nous naissons tous fous. Quelques-uns le demeurent.



La pièce en bref

Deux amis - Vladimir et Estragon - attendent la venue d'un certain Godot. Chaque soir, près d'un arbre, ils attendent celui qui ne viendra sans doute jamais. Que faire alors ? Il faut bien tuer le temps, en attendant Godot ! Pour se distraire, Vladimir et Estragon discutent, philosophent, se chamaillent et se réconcilient. Ils font également la rencontre de Pozzo et son esclave Lucky, encore plus barrés qu'eux. Tant mieux, avec eux, le temps passe plus vite !

Qu'on soit bien d'accord : Godot n'est pas Dieu. Beckett est formel là-dessus : « Si j'avais voulu faire entendre cela, je l'aurais appelé Dieu, pas Godot ». Nul ne connaît Godot, c'est là tout le charme de la pièce. C'est la quintessence de l'absurde. C'est une allégorie qui porte l'espoir d'un jour meilleur, d'un lendemain qui chante. C'est aussi l'attente, magistralement interprétée par des comédiens aussi tragiques que grotesques. Saluons l'effrayant Pozzo et l'inclassable Lucky (aussi glauque qu'un acteur de *Twin Peaks*). La palme revient à Vladimir et Estragon, deux marginaux clownesques, ensemble pour le meilleur et surtout pour le pire. On pense à Laurel et Hardy et aux vieux couples incapables de se quitter « - C'est mieux si on se quitte – Tu dis ça à chaque fois et tu reviens ». Ils ne réinventent certes pas les répliques mais les clament avec force et conviction. Leur singularité réside dans leurs mouvements et leurs mimiques, leur façon d'occuper l'espace sans se restreindre à la scène. Ils prennent en effet le public à partie, et l'incluent dans cette infernale attente. Les acteurs deviennent spectateurs. Et la réciproque est vraie.



Jeanne De Bascher

[Critique](#)

Fan de théâtre (et de leur bar)



RegArts

www.regarts.org

L'œuvre vit du regard qu'on lui porte (Pierre Soulages)

EN ATTENDANT GODOT

[Théâtre de Belleville](#)

94 rue du Faubourg du Temple - 75011 Paris - 01 48 06 72 34

Jusqu'au 1er mai

Le lundi à 20h00 et le dimanche à 17h00



Si ce n'était leur chapeau melon, on pourrait presque oublier que ce sont des personnages.

L'angoissé Estragon et Vladimir, plus bonhomme, tous deux et chaussés de vieilles baskets, s'assoient au milieu des spectateurs, ils jouent de la promiscuité avec eux et les prennent régulièrement à partie, n'hésitant pas à les fixer intensément du regard, à leur chuchoter des remarques et à les interpeller sur leurs attitudes. Le parti-pris de l'acteur-metteur en scène Yann-Joël Collin est fort et intéressant. C'est du théâtre très direct, parfois brutal et dérangeant, qui met le corps au premier plan et qui parvient à renouveler notre manière de percevoir cette pièce devenue (malgré elle sans doute) un classique du répertoire. Les pieds nus et la barbe hirsute de Vladimir, le ventre bedonnant d'Estragon, la nervosité sarkozyste de Pozzo et la moue triste de Lucky en clown blanc : c'est d'abord et surtout par son physique que chacun s'impose sur la scène.

Le résultat est ambivalent : puisque, de fait, la connivence est bloquée et que l'échange avec la salle tourne court, mais puisque cette absence de vraie réponse n'arrête pas les protagonistes, on a l'impression d'un faux dialogue, d'une incommunicabilité humaine fondamentale rendue encore plus évidente. C'est l'un des thèmes de la pièce bien sûr, mais ne prend-il pas ici le pas sur les autres, et notamment sur la subtile poésie faite de légèreté et de nuance qui se dégage du texte ? Le risque est celui de rendre la situation sur scène finalement plus artificielle qu'à l'origine, à l'inverse de l'effet escompté. Il n'est pas sûr que ce danger ait été ici écarté.

Frédéric Manzini

En attendant Godot

De Samuel Beckett

Mise en scène : Yann-Joël Collin

Collaborateur artistique : Thierry Grapotte

Régie lumière : Matthieu Lecompte